

Préface

Il flotte comme un air de Mozart sur ces pages, et c'est un enchantement amoureux.

Mozart disait : « Je cherche deux notes qui s'aiment » ; les particules issues des collisions qu'étudie la physique quantique lui répondent, qui, bien que distinctes dans le temps et l'espace, partagent leurs caractéristiques et restent en liaison ; et puis il y a Rose qui débarque d'on ne sait trop où et qui cherche à faire entendre son étrange musique. Tout serait-il double, en quête de son *symbolon*, sa moitié opposée dont le lien retrouvé ferait l'harmonie ? Carl, un vieux savant, prête l'oreille à cette question, et tout peut commencer.

Elle, rouquine aux cheveux courts et à la peau diaphane, a trente ans ou dix mille ans, peu importe (les fées ont-elles un âge ?) ; elle est lutin aussi bien que vieux sage africain, cruelle amazone ou espiègle Baubô, ce petit démon femelle qui faisait des grimaces avec son sexe, et qui, par son rire, réconcilia Déméter avec la Terre. Elle gravait la pierre à Aratta, mille ans avant Sumer et Gilgamesh ; elle est la mémoire de l'humanité, et le papillon bariolé qui un instant éblouit notre présent et demain rouvrira l'avenir.

Elle est « sans pourquoi », cette Rose ; la voilà qui débarque sans crier gare dans le jardin du vieux savant, au bord du lac de Zurich (tiens, tiens...) et se met à raconter l'histoire du monde. Rien moins que cela : « J'ai conté le lien sur tous les tons, dans toutes les langues. Je dis la vérité cosmique. » Sagesse ou folie ? Rose ne s'embarrasse pas de ces jugements, son message est tout simplement nécessaire – grave et léger comme le vent ou une sonate de Mozart. La mélodie qu'elle déroule vient du fond des âges : depuis ce paléolithique lointain où régnaient la grande déesse mère et l'harmonie des contraires sur fond de féminin

sacré. Une histoire étrange et forte que les hommes, les mâles conquérants et unidimensionnels, vont bientôt refouler sous leurs discours hémiplésiques et leurs religions patriarcales, reléguant cette part féminine du monde à la clandestinité (les mystères d'Éléusis), ou, pire encore, la soumettant à une répression impitoyable (les procès de sorcellerie).

Tour à tour impétueuse et ludique, Rose délivre ce message (« délivre » comme la délivrance d'un enfant, douloureuse et jubilatoire, et aussi comme on délivre un prisonnier, l'homme aliéné dans ses conventions, ligoté dans ses abstractions) – le message immémorial des femmes. Il y a du Zarathoustra dans ces pages, mais, à la différence de l'inquiétant surhomme nietzschéen, ce à quoi invite Rose, c'est à la recherche du lien qui rejoue l'harmonie du monde.

Cette jeune femme prenant l'homme par la main évoquerait plutôt Béatrice qui révélait l'Enfer et le Paradis à Dante. Ou alors, c'est Marguerite cueillant Faust, le vieux savant revenu de tout, à l'instant précis où il va céder aux sortilèges de la magie et pactiser avec Lucifer. Non pas la Marguerite bien pensante et dévouée de la tradition, qui toujours sera sacrifiée, mais une femme libre et forte, intemporelle et contemporaine, dont le message, aussi ancien que radical, s'avérera chemin de salut – le Faust de Goethe, un des rares qui sera sauvé, ne fait-il pas, lui aussi, le voyage au « royaume des Mères » ?

Mais au fait, qui est-il ce vieux savant qui a le cœur assez jeune et l'oreille assez fine pour prendre Rose au sérieux ? On aura bientôt reconnu Jung (Carl, comme dans l'histoire), dans sa propriété de Bollingen, au bord du lac de Zurich, avec sa tour et ses sculptures ; qui d'autre que lui pourrait suivre Rose sur les traces de Gilgamesh, du Grand Œuvre alchimique et de la transformation intérieure ? Sans doute a-t-il bien du mal à canaliser le flot de paroles de son étrange visiteuse ; il tente parfois de résister (ainsi lorsque Rose risque de l'entraîner sur le terrain de l'astrologie), et il discute

pied à pied, en psychiatre et homme de sciences qu'il est aussi – mais rien n'arrête Rose, et le charme opère. Ce que lui connaît ou pressent par les textes, elle l'a vécu de l'intérieur, et les voilà bientôt tous deux engagés dans une fascinante épreuve initiatrice.

La déesse et le pingouin, le conte philosophique que propose Florence Richter, développe alors toute sa force, qui entremêle et fait se féconder mutuellement l'essai et la fiction.

L'essai, dense, complexe, abondamment documenté (la bibliographie que produit l'auteur, dans un site *ad hoc* mentionné en fin de volume, compte plus de quatre cents titres), développe de façon cohérente et argumentée l'impérieuse nécessité du lien (on dirait de la « dialectique » dans une autre tradition de pensée), qu'il s'agisse du lien à soi-même, aux autres ou au monde. Dans tous les cas, c'est la nécessaire unité des contraires qui est prônée, une intuition immémoriale dont les mythes de la Grande Parturiente disent la force, dont l'alchimie prémoderne a passionnément tenté de faire l'expérience, et dont l'acte d'amour nous livre à chaque instant l'approximation la plus convaincante.

L'harmonie avec soi-même, explique Rose, exige le courage d'affronter sa part d'ombre ; il faut accepter de perdre son identité pour devenir soi-même et réconcilier enfin le cœur, l'esprit et le corps.

L'harmonie avec le monde et les autres implique que nous abandonnions nos comportements de parasite prédateur, pour cultiver des rapports de respect et de symbiose avec la nature que nous sommes aussi. Ici, ce sont des accents de Michel Serres qu'on retrouve (y compris la complicité familière avec le règne animal), et le message se pare d'une urgente actualité. Revisiter l'épopée de Gilgamesh avec ses histoires de déluge et de montagne sacrée ne relevait pas de l'érudition, Carl le comprend progressivement – c'était tout simplement les prémisses de la sagesse la plus actuelle. Il sera question de frugalité, de simplicité responsable, de décroissance économique, et aussi de projet refondateur pour l'Europe.

Cette sagesse immémoriale et actuelle n'est pas antiscientifique, mais remet sciences et techniques à leur juste place, en restituant au rêve, à la poésie et à l'imagination leur force créatrice et mobilisatrice, à l'heure où nous héritons d'un savoir en miettes et où notre capacité d'imaginer l'avenir semble désespérément asséchée.

On se tromperait cependant en lisant ce conte philosophique comme un exposé théorique ou une suite de recommandations pratiques pour temps modernes en péril. Telle est l'originalité du *conte* philosophique, c'est qu'en contant une histoire, il *performe* les idées qu'il énonce. Performer, c'est donner forme, mettre en scène et en œuvre, faire l'expérience ; et cette expérience est aussi douloureuse que fascinante, donc dramatique. Rose cesse alors d'apparaître comme donneuse de leçons, elle est une femme mystérieuse qui se risque corps et âme dans son histoire. Carl, quant à lui, cesse d'être un éminent psychiatre, une vedette de la pensée s'offrant sur le tard une aventure originale ; et leur relation devient une véritable exploration des rapports, toujours risqués, toujours inconnus, entre un homme et une femme qui se cherchent comme les notes de Mozart ou les particules quantiques.

Forte et légère, parfois débordante de vie, parfois désincarnée et comme absente, Rose est infiniment fragile ; elle se consume à délivrer ce message si lourd pour ses épaules. Elle aussi devra descendre au fond de l'enfer, affronter sa part d'ombre ; d'où vient-il, du reste, ce sang qui coule entre ses jambes et qui révèle une couche prématurée, et pourquoi ce sang de l'homme qu'elle immole cruellement sous les yeux de Carl ? Elle est alors une effrayante Penthésilée, violence femelle déchaînée – car la souffrance et le mal font aussi partie de l'épreuve de l'initiation et de la métamorphose rédemptrice (c'est ici que le récit se fait le plus énigmatique, et le plus courageux aussi, car notre attachement bienvenu aux droits de l'homme nous a fait oublier cette présence insistante du mal). Et Carl de se transformer aussi : lui, l'homme de science moderne, doublé d'un érudit et d'un homme

de lettres, il saura faire l'expérience des limites de sa position en tout point distinguée ; il s'accrochera, par curiosité d'abord, intérêt ensuite, amour enfin. Il tente de suivre, en laissant la plume et en sculptant la pierre, le récit tumultueux de sa visiteuse. Un bon point : la connaissance passe par ces choses simples et le contact organique avec la matière. Il se transforme progressivement à son tour, et le voilà bientôt en mesure de donner la réplique à Rose – un texte écrit à quatre mains s'ébauche. La dialectique se met en marche : il y a de l'un dans l'autre, l'un devient lui-même grâce à cet autre qu'il est et qu'il n'est pas ; des propriétés émergentes surgissent, l'histoire peut repartir, l'entropie est différée.

Rose s'est maintenant incarnée, lui a retrouvé du souffle ; elle est redevenue une jeune femme de son temps (avec les souvenirs d'un père aimé qui la tenait à bout de bras), lui un homme responsable. Mais il faut repartir déjà, la police est aux trousses, et seules resteront encore quelques lettres adressées par Rose d'un pays lointain...

J'espère ne pas avoir défloré la matière de ce récit aussi riche qu'énigmatique, ni éventé le parfum envoûtant qui s'en dégage. On ne résume pas un conte philosophique, précisément parce qu'il ne se réduit ni à une thèse, ni à un scénario. On ne peut que le lire et le relire, en faire à son tour l'*expérience*.

Et saluer le talent et l'expérience de Florence Richter.

Le talent d'un auteur qui met une érudition considérable au service d'une écriture vive et forte, tantôt poétique, tantôt amusée, toujours inspirée.

Le courage d'une femme qui, telle Rose – son personnage –, prend des risques importants : risque d'un genre difficile, celui du conte philosophique, dans lequel se sont illustrés les plus grands, de Rabelais à Voltaire, de Cervantès à Swift, de Günter Grass à Éric-Emmanuel Schmitt ; risque de bousculer les esprits bien-pensants ; risque de mélanger toutes les questions, de la spiritualité féminine à la décroissance, en passant par la transformation personnelle.

Et pourtant, ce sont ces risques mêmes qui, assumés et surmontés, font l'intérêt de ce texte. Au total, c'est un message formidablement actuel, un discours lucide et généreux qui s'en dégage ; une parole d'amour et un hymne à la vie (Sade aussi mêlait sexe et philosophie, mais il était aspiré par la mort et non la vie), un plaidoyer pour une connaissance élargie qui fasse sa part à l'imaginaire, un souffle éthique qui engage les hominidés à devenir enfin hommes et femmes...

... Et on se prend à vouloir poursuivre le jeu à son tour. Imaginer par exemple un carnet de notes du vieux Jung, retrouvé par hasard à l'occasion d'une vente publique de manuscrits à Paris. « *Reçu ce jour une lettre de Rose Apari, sans mention de l'adresse de l'expéditeur. Que de souvenirs cela réveille ! Ai-je rêvé ou était-ce la réalité ? Sa voix sonne encore si clair dans mes oreilles... Ai envie de lui dire : Oui, Rose, je te célèbre. Non, je ne t'oublie pas. Ton message a été entendu, il me sauve. »*

Se pourrait-il donc que Faust... ?

François OST
Membre de l'Académie royale de Belgique
Président de la Fondation pour les générations futures